

Idées, idéologies et débats en géographie

Rodolphe De Koninck

Volume 29, numéro 77, 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/021715ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/021715ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

De Koninck, R. (1985). Idées, idéologies et débats en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 29(77), 175–183. <https://doi.org/10.7202/021715ar>

Résumé de l'article

Les débats actuels au sein de la géographie d'expression française s'avèrent dynamiques et féconds. En témoigne la récente série d'articles parus dans trois revues différentes concernant la notion de géographie tropicale et la pensée de Pierre Gourou. Les *Cahiers de géographie du Québec* accueillent à leur tour une douzaine d'articles dont six abordent explicitement la question de l'idéologie en géographie et qui tous contribuent au stock des idées et débats au sein de la discipline. Cet article les situe et en résume quelques-uns.

IDÉES, IDÉOLOGIES ET DÉBATS EN GÉOGRAPHIE

par

Rodolphe DE KONINCK

*Département de géographie
Université Laval, Québec*

RÉSUMÉ

Les débats actuels au sein de la géographie d'expression française s'avèrent dynamiques et féconds. En témoigne la récente série d'articles parus dans trois revues différentes concernant la notion de géographie tropicale et la pensée de Pierre Gourou. Les *Cahiers de géographie du Québec* accueillent à leur tour une douzaine d'articles dont six abordent explicitement la question de l'idéologie en géographie et qui tous contribuent au stock des idées et débats au sein de la discipline. Cet article les situe et en résume quelques-uns.

MOTS-CLÉS: **Géographie tropicale, repérage des idéologies, géographie politique, géopolitique, marxisme, théorie, empirisme.**

ABSTRACT

Ideas, Ideologies and Debates in Geography

Current debates among French speaking geographers have been dynamic and fruitful. Such is the case with the recent series of articles that appeared in three different journals, concerning the notion of tropical geography and the work of Pierre Gourou. The *Cahiers de géographie du Québec* are now publishing a dozen articles, six of which dealing specifically with the question of ideology in geography, and all contributing to the new stock of ideas and debates in the discipline. This article situates them and summarizes a few.

KEY WORDS: **Tropical geography, identification of ideologies, political geography, geopolitical geography, marxism, theory, empiricism.**

*
* *

L'IMPORTANCE DES DÉBATS EN GÉOGRAPHIE

Depuis une dizaine d'années, au sein de la géographie d'expression française, les propositions à caractère épistémologique se sont multipliées. Les géographes s'interrogent sur leur discipline : la géographie est scrutée par ceux qui la pratiquent. À un savoir qui s'est longtemps distingué par sa nature acritique, il s'agit d'insuffler une bonne dose de vigilance socratique — que la discipline se connaisse elle-même — à l'égard non seulement de ses fondements mais également de ses alliances et de sa pertinence. Bien sûr, on trouve un bon nombre de géographes que tant de précautions

exaspèrent et qui souhaiteraient que tous « fassent de la géographie, plutôt que d'en parler ». Ceux-là oublient sans doute qu'aucun champ de la connaissance ne peut progresser, c'est-à-dire ne peut se renouveler sans se retourner sur lui-même, sans se remettre en question. Cela a été et demeure vrai des mathématiques, de la physique, de l'astronomie, toutes connaissances que l'on peut difficilement qualifier d'obsolescentes. Bien sûr, les débats sur la notion de genre de vie n'auront sans doute jamais le retentissement scientifique de ceux qui portent sur la nature des nombres pairs mais les uns sont tout aussi féconds pour la géographie que les autres le sont pour les mathématiques. Et les uns et les autres ont et auront une longue histoire.

L'EXEMPLE DU DÉBAT SUR LA GÉOGRAPHIE TROPICALE

Parmi les débats contemporains en géographie auxquels contribuent avec vigueur des revues comme *Hérodote*, *l'Espace géographique* et *Espaces Temps*, certes parmi les plus ouvertes aux échanges d'idées, l'un d'entre eux apparaît exceptionnellement intéressant. Il s'agit de celui qui porte sur la géographie dite tropicale et auquel ces trois mêmes revues, particulièrement les deux premières, viennent d'accorder une place importante¹. On sait la place qu'occupe le volet « tropicaliste » dans l'actuel héritage de la géographie classique d'expression française. Comme l'ont d'ailleurs fait ressortir plusieurs des textes rassemblés dans ces revues, cette géographie tropicale, toujours très vivante, c'est en bonne partie celle de Pierre Gourou, tout à la fois prise à parti (Bruneau et Courade, 1984a, 1984b) et défendue (Racine, 1984), et même, semble-t-il, relue et corrigée dans le cadre d'un entretien tout à fait original (Gourou, 1984a). Interlocuteurs aidant, Pierre Gourou semble vouloir admettre que le concept de « techniques d'encadrement », auquel il venait d'accorder une place privilégiée dans un livre récent (Gourou, 1982), puisse tenir lieu, dans son œuvre, d'une reconnaissance de l'importance du politique. Pourtant dans ce même entretien, il affirme, avec beaucoup de santé, que la géographie c'est d'abord et avant tout un divertissement ! (Gourou, 1984a, p. 71 sq.). Depuis, il persiste et signe, récidivant dans sa superbe d'apolitisme, avec un livre d'une grande élégance, *Riz et civilisation* (Gourou, 1984b). Il y réédite l'exploit qui consiste à aligner une très longue liste d'exemples, plus ou moins bien perçus² mais toujours charmants, sur un thème global s'il en est un et au sujet duquel il se garde bien de conclure. *Ce qui d'ailleurs n'est pas possible*. Car c'est bien de ce côté qu'il semble falloir chercher une interprétation à l'approche de Gourou. Il s'agit bel et bien de celle d'un peintre, passionné par l'acte même de la création artistique, mais se refusant à prendre parti au sujet du drame qui anime l'objet de son désir, de son désir de connaissance devrait-on préciser. Sa palette, sa combinatoire dirait Jean Racine (1984), est au service de son œuvre et non de l'objet de celle-ci. Elle n'a strictement rien de politique, encore moins de géopolitique. On doit reconnaître là une solide honnêteté, dont le produit chatoyant est très utile — la preuve en a été faite notamment par Lacoste (1976) — à qui désire et sait percer les couleurs, comme ont continué à le faire plusieurs des auteurs ayant contribué au « débat tropical » ; lequel devra se poursuivre...

LA CONTRIBUTION DES CAHIERS DE GÉOGRAPHIE

Au cours des dernières années, les *Cahiers* ont accueilli quelques débats³, ceux-ci n'ayant pourtant jamais pris le pas sur ce qui demeure le principal objet de la revue, à savoir faire état de recherches empiriques originales⁴. Les articles à caractère

épistémologique ont eux aussi toujours eu une place, au moins modeste, dans la revue. Dans l'édition rassemblée ici cependant, chacun des douze textes possède un caractère épistémologique. Plusieurs traitent d'idéologie, tous formulent des interprétations de la discipline géographique, de ses problèmes, de ses atouts, souvent à l'aide d'idées nouvelles dont plusieurs soulèveront des débats. Certains de ces débats sont même explicites dans les textes mêmes, comme il sera indiqué plus loin.

LE COLLOQUE DE CAMBRIDGE, MARS 1979

L'origine de ce recueil de textes remonte à la tenue d'un colloque franco-anglais, organisé par Derek Gregory et Paul Claval et tenu à l'Emmanuel College de l'Université de Cambridge en Angleterre, du 23 au 25 mars 1979, sous le thème *Géographie et idéologie* : franco-anglais en ce sens que les textes et discussions y furent présentés en français et en anglais ; mais, en réalité, vraiment international dans la mesure où, en plus de Français et de Britanniques, y étaient également présents des Scandinaves, des Suisses, des Américains, Canadiens et Québécois. Parmi la vingtaine de textes soumis, rares étaient ceux qui ne méritaient pas d'être publiés. Hélas, ne serait-ce que sous une forme partielle, les actes de ce colloque ne parurent jamais et les seuls textes pour lesquels l'on dispose de coordonnées exactes de publication sont ceux de De Koninck (1980a), Lévy (1981), Dunford et Perrons (1983). Pourtant, quelques-uns parmi les autres avaient été retenus pour publication dans *Espace géographique* mais leur parution fut remise à quelques reprises. Étant donné leur intérêt et après accord avec la rédaction de *Espace* de même qu'avec Paul Claval qui avait rassemblé ces quelques textes, ceux-ci furent acceptés par la rédaction des *Cahiers* à l'automne de 1984. Ils allaient servir de noyau à ce numéro qui s'est fort élargi depuis. Ces cinq articles issus du colloque de Cambridge sont ceux de Claval (2), Sautter, Berdoulay, Racine *et al.*⁵. Dans les deux derniers cas, les textes ont fait l'objet d'une mise à jour récente. Réunis avec des textes plus jeunes, certains encore pétillants, ils constituent une cuvée qui nous semble avoir de la profondeur ; ce qui sera brièvement illustré ici par l'évocation de quelques-uns des principaux thèmes qui relient ces études qui, sans être seulement réductibles à des idées communes, feront certes progresser les débats en géographie.

LE REPÉRAGE DES IDÉOLOGIES

Ce thème apparaît sous la plume de plusieurs des auteurs du recueil. Dans leur étude, Racine, Greer-Wootten et Gilmour rappellent que les idéologies sont « capables à plus ou moins long terme d'être directement... responsables de la modification de l'espace géographique ». Sans s'attaquer eux-mêmes à cette entreprise de repérage, ils soulignent l'intérêt que peut représenter la mesure du « poids des représentations mentales dans l'ensemble des processus qui contribuent à la production de l'espace ». Une telle mesure nécessite des études locales extrêmement détaillées. Si, en fin de compte, leur propre étude n'illustre qu'à peine cette proposition, celle de Gilbert va un peu plus loin. À vrai dire, bien qu'elle ne repère pas vraiment les idéologies dans l'espace matériel, elle propose tout de même un découpage du « vécu spatial », en identifiant des idéologies qui se recoupent à diverses échelles au moins partiellement géographiques. Cette idée apparaît aussi sous la plume de Berdoulay qui souligne que la « quête du sens aboutit souvent à la valorisation de territoires d'échelles

diverses». Morissonneau et Sirois les rejoignent sur ce point lorsqu'ils en appellent à la nécessité d'un renouveau phénoménologique en géographie.

La question de la structuration de l'espace par l'idéologie, quelle que soit la méthode utilisée pour l'appréhender, en préoccupe de toute évidence plusieurs. Ainsi l'évocation des archétypes spatiaux, très explicite chez Berdoulay, est aussi présente chez Sautter et Claval. Tous se réfèrent à Mircea Eliade (1965) comme le faisait également Claude Raffestin (1985) fort récemment. On ne peut pourtant s'empêcher de noter la prudence des auteurs autour de ce problème de la liaison entre idéologie et territoire, prudence dont Claval rappelle les fondements dans sa synthèse sur les « idéologies ». Enfin, si, comme le souligne encore Claval, les aspects spatiaux de l'idéologie apparaissent, en effet, généralement indirects, de nombreux espaces modernes et « urbains » trahissent encore des archétypes idéologiques : c'est le cas du campus de l'Université Laval, où s'emboîtent deux grands schémas, théocratique et technocratique.

Sur ce thème de l'archétype mental, c'est certes l'étude de Sautter qui apparaît la plus originale dans la mesure où celui-ci retrace « l'archétype mental de la saisie du monde par les géographes » eux-mêmes. À cet égard son approche est à la fois très fine et très large en ce sens qu'elle suggère, à l'aide d'exemples précis, les véritables fondements de cette propension qu'on trouve chez les géographes pour l'ordre, pour les limites (cf. aussi l'article de Gilbert), ce qui en fait des observateurs privilégiés au service de l'État ; j'ajouterais ce qui en fait « les géographes du roi » !. Lorsque Sautter rappelle que les géographes sont souvent des observateurs qui substituent l'image à la réalité, on ne peut que penser à cet idéalisme récurrent de la géographie (De Koninck, 1978) et à son rôle dans l'appréhension du « monde tropical » (sic). Ici aussi, Sautter souligne avec beaucoup de pertinence combien l'idéologie des limites, des « espaces fermés », a été transmise à l'étude de ce domaine tropical, là où souvent les espaces agricoles eux-mêmes ne sont pas bornés. Lorsqu'il écrit que « les apparences se laissent gouverner, ordonner, aménager, planifier sans problèmes », cette fois on pense à une récente critique de la « planification » utopiste (Bureau, 1984) ⁶.

On le voit, les liens sont multiples et féconds, qui se tissent entre les analyses de ceux qui étudient les idéologies de l'espace et dans l'espace.

LA PERTINENCE DES CONCEPTS MARXISTES

Paul Claval rappelle que le marxisme a le mérite de s'être penché, d'avoir attiré l'attention sur les idéologies. Mais finalement ni lui ni les autres auteurs n'accordent beaucoup d'attention, ce qui apparaît salubre ici, à la façon dont le marxisme orthodoxe aborde la question de l'idéologie.

Plutôt, c'est l'utilisation des concepts marxistes pour l'analyse géographique qui est abordée par plusieurs. Gibling, tout en affirmant que le marxisme en géographie serait dépassé, laisse une porte ouverte dans la mesure où sa critique repose sur deux arguments insuffisants. Le premier réside dans la reconnaissance de l'échec des régimes d'inspiration marxiste, ceux-là mêmes qui se sont approprié Marx. Le second concerne l'irrecevabilité du discours économiste marxiste. Si l'on peut d'emblée reconnaître d'une part l'invalidité de ce discours et, d'autre part, paradoxalement, l'efficacité de son utilisation comme outil de pouvoir par les États d'inspiration soviéto-fasciste, on voit mal en quoi cela disqualifierait les idées de Marx pour l'analyse des problèmes auxquels sont confrontés les géographes. D'ailleurs

Giblin le reconnaît finalement quant, à la suite de Robert Fossaert (1977), elle rappelle combien les concepts de Marx ne sauraient être réduits au seul domaine de l'économique.

C'est bien là ce que chacun à leur manière, Villeneuve, Raffestin et McGee démontrent. Le premier montre, avec beaucoup de finesse, combien le concept de dialectique peut être « adapté à l'étude des véritables contradictions entre la pensée du sujet et le réel », thème qui sera repris par Raffestin. Rien de moins, chez Villeneuve, qu'un véritable dépassement des postulats behavioristes de la géographie de la perception... Quand on sait à quel point le behaviorisme englué ce qui pourrait être l'un des domaines les plus riches de la géographie, on comprendra l'intérêt de cette étude qui s'appuie d'ailleurs sur des exemples fort pertinents et très adaptés aux géographes !

Du point de vue de la pertinence du marxisme en géographie, l'étude de Raffestin présente un mérite double, au moins. Tout d'abord, elle resitue cette question dans le cadre du débat qui avait été amorcé par Claval dans l'*Espace géographique* en 1977 et souligne la permanente nécessité d'exproprier Marx (Fossaert, 1977). Ensuite, tout en rappelant que le marxisme est une critique avant d'être une construction, il montre qu'il faut suivre l'exemple de Marx et ainsi proposer à la géographie une problématique relationnelle. À cette fin, Raffestin établit une analogie entre le processus d'accumulation de l'information et celui de l'accumulation du capital monétaire. Pour analyser le premier, dont il montre la pertinence dans l'analyse des espaces abstraits et concrets, il propose de s'inspirer de la méthode mise au point par Marx pour analyser l'échange et la marchandise. En revenant sur les questions de l'utilité et de la difficulté d'une géographie humaine marxiste, Raffestin soulève à son tour le problème de l'idéalisme de la géographie qui se fonde dans la confusion entre réel et description du réel dont le géographe se veut être l'expert : « Parce que l'histoire de la géographie contemporaine nous montre toute la confusion qui règne entre les termes "réel" et "représentation du réel" ». En effet, la nature même de ce sur quoi le géographe travaille lui fait croire « qu'il est dans le réel alors qu'il n'en élabore qu'une représentation ». On le voit bien, l'analyse de Raffestin rejoint celle de Villeneuve (problème de la relation entre la pensée du sujet et le réel) et aussi celle de Sautter (idée de la substitution de l'image à la réalité). J'ajouterai qu'elle développe également, de façon explicite, une position qui avait été défendue dans un article intitulé « Les pieds, la tête et la géographie » (De Koninck, 1980b)⁷.

Finalement, McGee, après avoir dressé l'historique des approches du développement dans le Tiers-Monde, rappelle qu'un marxisme renouvelé peut encore être utile. Tout en revendiquant le droit à l'erreur (comme Giblin), ce géographe qui est l'auteur de deux livres classiques sur les problèmes urbains dans le Tiers-Monde (McGee, 1967, 1971), avoue qu'il n'avait pas su prévoir l'ampleur et les formes que prendrait la prolétarisation dans les sociétés qu'il a étudiées, particulièrement en Asie du Sud-Est. Il attribue son incompréhension à un problème de mauvaise définition de la nature de l'expansion capitaliste réduite à sa seule échelle mondiale.

LA QUESTION DES ÉCHELLES D'ANALYSE

Il faut lire avec attention les recommandations de McGee, lui qui s'appuie sur une géographie très informée, lui qui reconnaît les multiples problèmes de la recherche empirique tout en soulignant l'absolue nécessité d'affiner, d'adapter l'appareil conceptuel, notamment aux problèmes d'échelle et de causalité. Là aussi, il rejoint Giblin

lorsqu'elle souligne avec force combien cette question d'échelle, cette question de niveaux d'analyse est cruciale, rappelant par là même ce qui est devenu un véritable cheval de bataille de la revue *Hérodote*. D'ailleurs, de façons différentes certes, plusieurs auteurs souscrivent à cette nécessité d'un perfectionnement des échelles d'analyse. Raffestin évoque les échelles de Taylor et en formule une critique. Il en revient ainsi aux invariants territoriaux et à leur ordre qui varie selon que sont considérées une civilisation traditionnelle ou une « civilisation marquée par la modernité » : nœuds, réseaux et mailles ne s'y contrôlent pas de la même façon.

En traitant des idéologies spatiales, Claval avait lui aussi soulevé le problème des échelles auxquelles peuvent prétendre les idéologies territoriales. C'est là enfin, comme on l'a vu, un problème soulevé par Gilbert lorsqu'elle tente de situer les idéologies qui animent les citoyens, et Racine *et al* lorsqu'ils discutent des échelles auxquelles doivent être menées de telles enquêtes.

LA NOTION DE GENRE DE VIE RENOUVELÉE

C'est, bien sûr, à la notion traditionnelle de genre de vie que renvoie Berdoulay lorsqu'il souhaite « mieux comprendre les rapports de l'homme à son milieu ». Même chose chez Claval lorsqu'il évoque la « valorisation des genres de vie »... « le territoire où l'on vit en commun ou bien le partage de certaines valeurs », la territorialité qui en résulte étant « donc un des facteurs susceptibles de cimenter une société ».

Si, ici, la notion de genre de vie est explicitement associée à celle de territorialité, plus moderne sinon plus à la mode, chez Villeneuve l'étude des genres de vie est renouvelée par son application au contexte urbain. À vrai dire, il y fait peu allusion dans son étude sur « la géographie de la perception », qui est en réalité issue d'une recherche plus large sur les genres de vie urbains (Lavertue et Villeneuve, 1984). Cette étude ne vise pas moins qu'un véritable renouvellement dans l'utilisation du concept de genre de vie, aux antécédents ruralistes voire bucoliques, par l'étude des comportements des habitants des quartiers urbains (Villeneuve, 1984a, 1984b). Elle rejoint ainsi, d'une certaine façon, ceux qui en appellent à la nécessité d'un nouvel humanisme en géographie, que ce soit au nom du courant phénoménologique, comme le proposent ici même Morissonneau et Sirois, ou d'un virage écologiste (Jurdant, 1984), ou en celui d'une géographie critique et « libertaire » (De Koninck, 1984, p. 130). Enfin, la nécessité d'étudier les modes de consommation, soulignée par Villeneuve (*Ibid.*), rejoint étonnamment cet appel de McGee pour une meilleure compréhension des modes de production fondée sur une étude des modes de consommation. Autres échelles, autres « milieux », mais pourtant une convergence épistémologique qui ne peut que contribuer à un salutaire renouvellement de la géographie.

GÉOGRAPHIE POLITIQUE ET GÉOPOLITIQUE

C'est à une autre forme de renouvellement qu'en appellent Raffestin d'une part et Giblin de l'autre, lorsqu'ils s'en prennent à la géographie politique que, tous deux, ils accusent d'apolitisme. Giblin remet en cause l'existence même de la géographie politique, qu'elle juge « relever plus du discours que de la pratique ». Selon elle, la géographie politique doit céder la place à la géopolitique, moins pudique, qui sait reconnaître la complexité des facteurs physiques et humains, dont l'étude combinée

est indispensable à l'unité de la géographie, laquelle doit par surcroît savoir « s'approcher de la mêlée ». Dans la foulée, Giblin affirme que « pour les partisans de géographie politique, les guerres et les conflits appartiennent au domaine de l'absurde ».

À lire l'étude de Raffestin qui, lui, plaide pour une géographie politique relevant de la géographie humaine et s'inspirant de la méthode de Marx, on peut croire être en présence de deux positions irréconciliables. Peut-être. Pourtant, l'irréductibilité des deux approches n'est pas aussi extrême qu'elle y paraît au premier abord, du moins dans la référence au marxisme. Car les critères d'invalidation du marxisme évoqués par Giblin (réduction du marxisme à l'économique, échec des régimes marxistes) sont d'emblée pris en compte par Raffestin dans son appel à une expropriation et à une véritable adaptation, non à un placage, de la méthode de Marx en géographie politique. De plus, la thèse de Raffestin s'appuie elle aussi, justement, sur une critique de la géographie politique officielle et reconnaît explicitement la nécessité d'étudier les problèmes de domination, les mouvements révolutionnaires et les conflits. Enfin, ces deux critiques se rejoignent encore dans leur appel à une géographie de l'État qui s'inspire des distinctions formulées par Fossaert (1977, 1981), notamment au sujet des appareils. À cet égard, il faudra retenir l'intéressante mise au point de Giblin qui montre à quel point l'analyse géopolitique ne saurait s'appliquer qu'à l'échelle des États mais bien autant à celle des « enjeux politiques locaux et régionaux », résistant ainsi à ce que Sautter a appelé le « moule étatique (qui) infléchit la réflexion géographique ».

LA PLACE DE LA GÉOGRAPHIE

Tous les auteurs de ce recueil proposent un renouvellement de la géographie, en mettant l'accent sur une méthode ou un objet spécifique, en faisant la critique de la division du savoir, en défendant une nouvelle unité de la géographie.

Malgré ses appels à la « science critique », la position de Bureau rejoint — peut-être contre son gré — celles plus normatives de Villeneuve et même de Giblin. Car c'est dans l'étude de cette dernière que l'on retrouve la défense la plus explicite de la nécessaire unité de la discipline. En résumant la courte et riche histoire de la revue *Hérodote*, elle présente une belle défense non pas des géographes, mais de la méthode et de la *responsabilité* géographiques autour, on l'a vu, de la notion de géopolitique. On doit aussi retenir combien une telle position recoupe l'interprétation que Sautter soumet quant à la place qu'occupe la géographie, du moins aux yeux des géographes, « au centre du monde », dangereusement près du pouvoir. Les rapports entre la pratique de la discipline et la conception qu'en ont les géographes, l'intérêt qu'ils y trouvent relèvent bien, comme Claval le souligne au départ de ce recueil, d'un « débat épistémologique fondamental ». Les recherches empiriques sont plus que nécessaires à la géographie, certes : elles fournissent le matériau dont est pétrie cette discipline de « terrain »⁸. Racine, Greer Wotten et Gilmour insistent sur la nécessité de retourner vérifier sur le terrain les résultats des enquêtes. McGee d'une part, Giblin de l'autre en proposent tout autant ; Villeneuve l'illustre en s'offrant le luxe de parler de dialectique ! Mais la pertinence des recherches empiriques, leur ajustement permanent, la validité sociale et émancipatoire du pragmatisme de la géographie ne sauraient être assurés sans un permanent débat d'idées. Qu'on en juge.

NOTES

¹ Il s'agit plus particulièrement du numéro double d'*Hérodote*, numéros 33-34, 2^e et 3^e trimestres 1984, consacré au thème *Les géographes, l'action et le politique*; du numéro d'octobre-décembre 1984 de *L'Espace géographique* (tome XIII, numéro 4), en majeure partie réservé à des textes groupés sous le thème de *Débat: géographie tropicale — géographie du Tiers-Monde*; enfin, dans le numéro triple, 26-27-28, d'*Espaces Temps*, également paru en 1984, d'un article de M. Bruneau et Georges Courade.

² On oublie trop souvent, semble-t-il, que même Pierre Gourou peut être esclave de ses sources (ou de son choix de sources?). Tout excellentes qu'elles soient généralement, elles sont souvent insuffisantes et ne l'autorisent pas à dresser de pédants verdicts sur des paysanneries aux prises avec un État très interventionniste. C'est le cas notamment de ses pages sur Java (1984b, p. 175-187) où, malgré une brève allusion aux crédits offerts par l'État et une autre à la révolution verte, l'auteur généralise au sujet du sort de la paysannerie javanaise sans la moindre allusion aux enjeux politiques des fameuses « techniques d'encadrement » qui pourtant sont fort complexes en Indonésie et à Java.

³ Voir, notamment sous le titre de la rubrique « Questions, opinions, débats », les éditions suivantes : volume 26, n^o 68, septembre 1982; volume 27, numéro 72, décembre 1983; volume 29, numéro 76, avril 1985.

⁴ Pour s'en convaincre, on peut consulter le *Répertoire analytique 1974-1981* publié dans le volume 26, numéro 69, décembre 1982 ainsi que les index publiés dans les volumes 27, numéro 72, décembre 1983 et 28, numéro 75, décembre 1984.

⁵ Bien qu'il ait lui aussi participé au séminaire de Cambridge, Claude Raffestin propose ici un texte tout à fait différent de celui qu'il y présenta et qui aurait été publié depuis en Italie.

⁶ Voir dans ce numéro des *Cahiers* le compte rendu, rédigé par J. Levy, du livre de Bureau, *Entre l'Éden et l'Utopie*.

⁷ Je ne puis retenir ici l'envie d'évoquer une anecdote éloquente à cet égard. Alors que je poursuivais mes études de doctorat à l'Université de Singapour à la fin des années soixante, j'étais devenu, du fait de ma familiarité avec les « lieux », le guide de service au Département de géographie de cette Université. Chaque fois qu'un visiteur devait être « balladé » à travers l'île, on exigeait mes services. J'acquis ainsi une grande expérience et j'eus à me débrouiller avec de nombreux mandarins capricieux. L'un d'entre eux, que j'accompagnai pendant une longue journée, m'avait demandé, dès le départ de la visite et à plusieurs reprises par la suite, de lui montrer des « geographical facts », sans plus de précision. Singapour étant, on s'en douterait, riche en « geographical facts », il fut ravi par sa visite. Depuis lors, pourtant, il m'arrive de me demander si l'on s'était bien compris...

⁸ Sur cette question, on lira avec intérêt les commentaires de Andrews dans son compte rendu, joint à ce numéro des *Cahiers*, du livre de Pinchemel *et al* concernant *Deux siècles de géographie française*.

SOURCES CITÉES

- BAILLY, A., éd., (1984) *Les concepts de la géographie humaine*. Paris, Masson, 204 p.
- BRUNEAU, M. et COURADE, G. (1984a) À l'ombre de la « pensée Gourou ». *Espaces Temps*, 26-27-28 : 67-78.
- _____ (1984b) Existe-t-il une géographie humaine tropicale ? À la recherche du paradigme de Pierre Gourou. *L'Espace géographique*, XIII (4) : 306-316.
- BUREAU, L. (1984) *Entre l'Éden et l'Utopie. Les fondements imaginaires de l'espace québécois*. Montréal, Québec/Amérique, 235 p.
- CLAVAL, P. (1977) Le marxisme et l'espace. *L'Espace géographique*, VI (3) : 145-164.
- DE KONINCK, R. (1978) Contre l'idéalisme en géographie. *Cahiers de géographie du Québec*, 22(56) : 123-146.
- _____ (1980a) La géographie soviétique est-elle révolutionnaire ? *Hérodote*, 18 : 117-132.
- _____ (1980b) Les pieds, la tête et la géographie. *Implications*, 1(2) : 33-46.
- _____ (1984) La géographie critique, in Bailly A. éd., p. 121-131.
- DUNFORD, M. and D. PERRONS (1983) Historical Materialism and Geography, Part I of *The Arena of Capital*. Macmillan, p. 2-83.
- ELIADE, Mircea (1965) *Le sacré et le profane*. Paris, Gallimard, 187 p.
- FOSSAERT, R. (1977) *La société. Une théorie générale*. Paris, Éditions du Seuil, tome 1, 164 p.
- _____ (1981) *La société. Les États*. Paris, Éditions du Seuil, tome 5, 565 p.

- GOUROU, P. (1982) *Terres de bonne espérance. Le monde tropical*. Paris, Plon, 456 p.
- _____ (1984a) La géographie comme « divertissement » ? Entretiens de Pierre Gourou avec Jean Malaurie, Paul Pélissier, Gilles Sautter, Yves Lacoste. *Hérodote*, 33-34 : 50-72.
- _____ (1984b) *Riz et civilisation*. Paris, Fayard, 299 p.
- JURDANT, M. (1984) Écoville : un virage écologiste, in Lavertue, R. et Villeneuve, P.Y. (1984), p. 3-21.
- LACOSTE, Y. (1976) Enquête sur le bombardement des digues du fleuve Rouge (Vietnam, été 1972). Méthode d'analyse et réflexions d'ensemble. *Hérodote*, 1 : 87-117.
- LAVERTUE, R. et VILLENEUVE, P.Y. éd. (1984) *Préface à une analyse écologique de la ville*. Notes et Documents de recherche, Département de géographie, Université Laval, n° 22, 178 p.
- LÉVY, J. (1981) Entre la sujétion et l'autonomie. Géographie et idéologies. *Espaces Temps*, 18-19-20 : 41-63.
- McGEE, T. (1967) *The Southeast Asian City*. London, G. Bell.
- _____ (1971) *The Urbanization Process in the Third World*. London, G. Bell.
- RACINE, J. (1984) Pour une géographie combinatoire. *L'Espace géographique*, XIII (4) : 317-328.
- RAFFESTIN, C. (1985) Religions, relations de pouvoir et géographie politique. *Cahiers de géographie du Québec*, 29(76) : 101-107.
- VILLENEUVE, P. (1984a) Le projet Écoville comme redécouverte de l'unité de la géographie, in Lavertue, R. et Villeneuve, P.Y. (1984), p. 23-31.
- _____ (1984b) Pour une géographie des genres de vie urbains, in Lavertue, R. et Villeneuve, P.Y. (1984), p. 45-57.